

La terre s'affaisse dans mon corps. Je suis la terre et l'affaissement de la terre. L'œsophage est le centre immobile de ce glissement. Il n'y a plus ni squelette ni nerfs. Je vois sans voir. La souffrance gîte dans les lézardes qui traversent ce lent éboulement, mais elle ne fait pas mal.

\*

Le péritoine se creuse. Je me peuple de trous d'air. Chaque effort de l'oeil crispe comiquement ma gorge... Un *autre* émerge dans mon ventre sans être venu de l'extérieur.

\*

Cette blancheur qui, parfois, fuse de ma moelle est une arme semblable au rire. Elle gèle ce qui pourrait m'attendrir. Pas de sentiment. Rien que les pulsations rapides de la transparence où, par à-coups, saigne le cœur. Le volume, débarrassé des muscles, est pur. Les os s'alignent sur mes flancs comme des signaux de silice. Les articulations ont été calées, colmatées. Je suis droit. Là-haut, ma langue bat au vent.

\*

Du ventre à la gorge, l'espace s'est tendu. De la peau a poussé. Noué à moi-même, je suce mon intérieur, je me vide en moi. Plus tard, l'os vertébral minéralise toutes ses jointures. Le regard gèle. Le sang remontera néanmoins les écluses artérielles, et il fera pousser sur la peau le champignon rose d'un sourire. Il demeure dans l'essence de moi d'être moi.